

LE PETIT RAMONEUR.

Dans ma ville habitait un petit garçon nommé Robert. Il venait d'un lointain pays où tout le monde était pauvre. Bien des parents ne parvenaient pas à nourrir leurs enfants.

Les parents de Robert étaient très pauvres, et l'enfant était venu ici dans l'espoir de gagner un peu d'argent.

Il entra au service d'un ramoneur, où il fut vite apprécié. Robert grimpait comme un chat dans les cheminées. Avec ses balais, il enlevait la suie. Il en sortait aussi noir qu'un nègre, mais à la maison il se lavait, et reprenait bien vite sa couleur naturelle.

Un jour, Robert rencontra un monsieur chargé d'un paquet.

— Veux-tu me porter ce paquet à la gare, demanda le monsieur.

Comme Robert devait aller de ce côté, il dit :

— Oui, monsieur, volontiers.

Le paquet n'était pas trop lourd. Robert le porta sans peine à la gare. Il s'y trouvait en grosses lettres : rue Neuve.



— Une adresse, sans doute, se dit Robert.

Mais comme le papier était plié, il ne sut lire davantage. Arrivé à la gare, le monsieur lui donna quelques centimes.

Robert remercia et poursuivit sa route.

— Encore un peu d'argent honnêtement gagné. Pour ma tirelire se dit-il.

J'aurai réuni une belle somme quand je rentrerai au pays. Voyons ce qu'il y a : comme cette pièce reluit ! Elle est neuve sans doute.

Mais il sursauta. C'était une pièce de dix francs !

— Je ne puis garder cela ! Ce monsieur s'est trompé. Retournons vite à la gare.

Hélas ! le train venait de partir.

— Que faire ? se dit le petit ramoneur. Je ne veux pas garder cet argent, qui ne m'appartient pas. Mes parents m'ont dit d'être toujours honnête.

L'heure du travail était là. Robert mit la pièce d'or en poche.

— Ah ! se dit-il. Un moyen ! sur le papier se trouvait : rue Neuve. Le monsieur habite là, sans doute. Je m'y rendrai chaque jour et je finirai par le voir. C'est dit !

Robert ramona ses cheminées. Il avait beaucoup de besogne ce jour-là.

Le soir, il se sentit fatigué. Mais il alla pourtant rue Neuve. Il y vit beaucoup de monde, cependant il ne rencontra pas le monsieur de la matinée.

Rentré à la maison, il enveloppa la pièce d'un bout de papier :

— Je finirai bien par voir mon monsieur, se dit-il. Et il mit la pièce en poche.

Beaucoup de garçons auraient pensé à conserver l'argent. Mais notre ramoneur était trop honnête pour cela.

Robert, après avoir mangé son souper, s'appretait à aller se coucher, quand un agent de police entra, accompagné du patron de Robert.

— As-tu travaillé aujourd'hui chez Monsieur Verdier ? demanda l'agent.

— Oui, j'y ai ramoné trois cheminées, répondit Robert, très étonné, mais nullement inquiet : il n'avait rien à se reprocher et ne baissa pas les yeux.

— On y a volé ! reprit le policier. On a enlevé quarante francs d'une armoire.

— Je n'en sais rien, répliqua Robert, très calme.

— Ne sais-tu pas où a passé l'argent ? demanda le patron.

— Non, maître.

— Je devrai examiner tes poches, dit l'agent.

Robert se souvint de la pièce de 10 francs.

— Je vais tout raconter, pensa-t-il.

Il prit la pièce et dit :

— Ce matin, un monsieur me demanda de lui porter un paquet. J'acceptai, car je devais suivre cette route. Le monsieur me donna quelque argent. J'y trouvais cette pièce d'or. Je n'ai pas voulu la mettre dans ma tirelire, parce que je ne puis la garder. Je veux la rendre à ce monsieur qui habite, je crois, la rue Neuve. J'y suis déjà allé ce soir, mais je ne l'y ai pas vu.

Robert raconta tout cela, la tête bien droite ; il disait la vérité !

— Bien imaginé ! dit le patron. Il faut me quitter pourtant. Je ne veux pas de voleurs à mon service.

— Je ne suis pas un voleur !

— Et cette pièce d'or ?

— Je vous ai dit d'où elle provenait.

— Personne ne te croira. On ne donne pas dix francs pour porter un paquet.

— Mais ce monsieur se sera trompé, reprit le petit ramoneur.

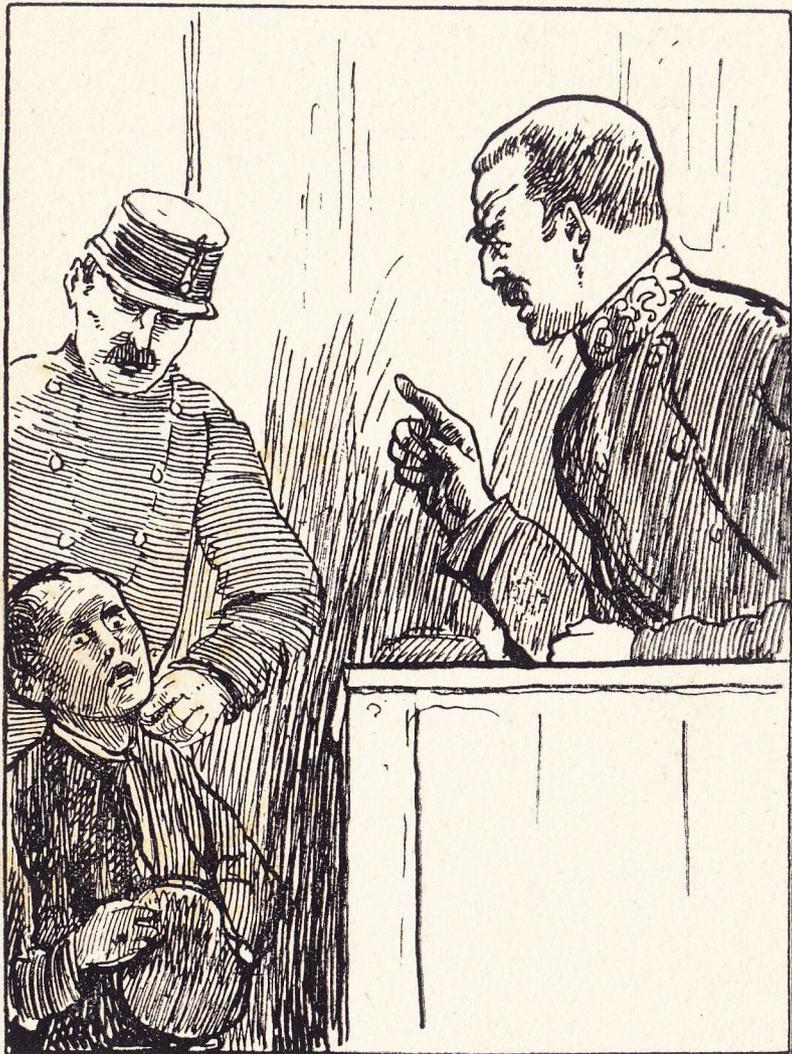
— Comme si on ne prenait pas plus de soin de ses pièces d'or. Non, ne crois pas m'en faire accroire.

— En tous cas, il faut me suivre au bureau, dit l'agent. Une drôle d'histoire que tu racontes là ! Enfin, nous l'examinerons.

Robert était tout triste. Il dut suivre l'agent comme un voleur. Il était très humilié, mais pourtant le cœur tranquille.

Au bureau, l'agent raconta tout au commissaire de police.

— As-tu vu l'armoire chez monsieur Verdier ? demanda le commissaire.



— Oui, monsieur. Le domestique a dû la déplacer. Sinon la suie l'aurait salie.

— Était-elle ouverte ?

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Allons, raconte-moi franchement ce qui s'est passé. L'histoire de ce paquet est invraisemblable.

— Elle est vraie pourtant, monsieur.

— On a volé quarante francs. Tu n'en as plus que dix. Qu'as-tu fait du reste ?

— Je n'ai rien volé, monsieur.

— L'as-tu perdu au jeu ?

Robert garda le silence.

— Allons, dis-le-moi.

— Je ne dirai plus rien monsieur. Je vous ai dit la vérité et vous ne voulez pas me croire.

— Enfermez-le dans la chambre à côté, dit le commissaire à l'agent.

Voilà notre Robert prisonnier. Pourquoi ne voulait-on pas le croire ? Son patron savait qu'il ne mentait jamais. Ses parents l'auraient bien cru, eux !

Une demi-heure plus tard, le commissaire revint.

— Et cet argent, mon garçon ?

Robert se tut.

— As-tu perdu la parole ?

— Monsieur, je vous ai dit la vérité ! s'écria le ramoneur, les larmes aux yeux. Croyez-moi ! Demandez à mon patron si j'ai jamais menti ! Il y a un mois j'ai trouvé un franc chez monsieur Dejardin, et je l'ai rendu tout de suite.

— Il m'a pourtant l'air honnête, se dit le commissaire.

Et il reprit à haute voix.

— Ce monsieur habite rue Neuve ?

— Je n'en suis pas sûr, monsieur. Le nom de cette rue se trouvait sur le paquet.

— Et quel air avait ce monsieur ?

— Il était grand ; il avait une barbe noire et des lunettes en or.

Le commissaire se rendit à son bureau et dit à l'agent :

— Je crois pourtant que l'enfant dit la vérité.

— Il m'a l'air honnête. Et il vous regarde en face, ce que les menteurs ne font presque jamais, répondit le policier.

— Il m'a dit que le monsieur au paquet était grand, à barbe noire et à lunettes d'or. Il habite probablement rue Neuve.

— C'est peut-être monsieur Mortier, dit l'agent. Il répond au signalement et habite rue Neuve.

— Allez-y et demandez-lui si l'histoire est vraie. Je ne voudrais pas accuser ce garçon sans avoir la certitude de sa culpabilité.

Le policier partit. Il sonna chez monsieur Mortier. On lui ouvrit.

— Monsieur est-il là ?

— Il vient de rentrer de voyage.

— En ce cas, veuillez lui demander s'il ne voudrait pas me recevoir.

— Entrez ici, dit la servante. Monsieur Mortier arriva bientôt.

— Vous n'allez pas me mettre en prison, j'espère ? dit-il en riant.

— Je viens vous demander un renseignement.

— Allez-y.

— En allant à la gare, ce matin, n'avez-vous pas chargé quelqu'un de porter un paquet ?

— Oui, un petit ramoneur.

— Vous lui avez donné de l'argent ?

— Quelques centimes ?

— N'y avait-il pas une pièce de 10 francs auprès.

— Ah ! j'y suis maintenant. Lorsque ce soir, j'ai compté mon argent, il me manquait tout juste dix francs. Le train allait partir, j'étais pressé, je me serai trompé. Mais comment savez-vous cela ?

— Mais, on a volé aujourd'hui chez monsieur Verdier. Le ramoneur y a travaillé. Comme j'allais le fouiller, il m'a montré une pièce de 10 francs, enveloppée d'un papier. Il m'a raconté qu'il l'avait reçue d'un monsieur auquel il voulait la rendre.

— Mais il ne me connaît pas.

— Il supposait que vous habitiez rue Neuve, parce que ce nom de rue se trouvait sur l'enveloppe du paquet.

— En effet.

— Ce soir, il vous a attendu une demi-heure dans la rue.

— Le brave garçon n'a pas menti. Dites-lui qu'il peut garder les dix francs, s'écria monsieur Mortier.

L'agent se hâta de retourner au bureau. Au coin de la rue, il s'arrêta près d'un autre agent de police.

— Avez-vous vu un ramoneur dans la rue, ce soir ? demanda-t-il.

— Oui, un gamin d'environ treize ans s'est promené durant plus d'une demi-heure dans la rue.

— Voilà la preuve qu'il a dit la vérité, s'écria l'agent.

Il rentra au bureau.

— Eh bien ? demanda le commissaire. L'agent rendit compte de sa mission.

Le commissaire fit appeler Robert.

— Tu es un brave et honnête garçon, lui dit-il. Tu as dit vrai. Nous avons retrouvé le monsieur. Tu peux conserver les dix francs comme récompense. L'agent t'accompagnera chez ton patron pour lui dire ce qui s'est passé.

Robert fut joyeux.

— L'on sait bien maintenant que je ne suis pas un voleur ! s'écria-t-il. Et je puis garder les 10 francs ! Dix francs d'un coup dans ma tirelire !

Le patron fut bien aise du récit de l'agent.

— Il faut me pardonner mes paroles, dit-il à Robert, et rester à mon service.

— Avec plaisir, répondit le petit ramoneur.

Et qui avait donc volé les 40 francs ?

Le domestique de monsieur Verdier.

Robert resta loyal. Plus tard il devint patron, envoya de l'argent à ses parents et alla parfois les voir.

Il faut toujours être honnête.

Contes pour Enfants

A. HANS

—

LE RAMONEUR

et

Autres contes.

—————

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —